

BULLETIN
AUGUSTE-COMTE

(MENSUEL)

COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME
DIRECTEURAlfred DUBUISSON
ADMINISTRATEURJulien PEYROULX
SECRETARE

SOMMAIRE :

	Pages.
Le Positivisme actuel : « Réparations » à coups de milliards, finances à coups d'emprunts	417
Histoire du positivisme : Pierre Laffitte et l'exécution testamentaire d'Auguste Comte.....	427
Diffusion, infiltration du positivisme : Sur une nouvelle définition de l'économie politique. — Colonisation spirituelle et positivisme. — Une nouvelle philosophie. — Positivisme incomplet. — Pour sauver la Cité.....	428
Controverses et disputes : Scientisme, matérialisme et positivisme. — Le progrès nécessaire.....	436
Bibliographie : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale.....	442
Les Livres qui font penser : <i>Portraits positivistes</i> , par ÉMILE CORRA.....	444
L'intermédiaire	448

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V^e)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

BULLETIN AUGUSTE-COMTE

Notre Bulletin ne paraissant que tous les deux mois pendant les vacances, nous fixons le prix de l'abonnement non plus à l'année mais par série de 10 n^{os} se composant d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT A LA SÉRIE DE DIX NUMÉROS	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

LE POSITIVISME ACTUEL

« RÉPARATIONS » A COUPS DE MILLIARDS FINANCES A COUPS D'EMPRUNTS.

La méconnaissance du spirituel rend inintelligibles le perdurable et l'universel.

De là, une guerre prolongée, atroce, une paix qui ne repose que sur le sable mouvant des paroles et des désirs inconsistants.

D'extravagantes chimères matérialistes hallucinent les dirigeants et les peuples. Parce qu'elles sont basses et sordides, les plus creuses fictions sont considérées comme les seules réalités. Qu'elles se fardent d'entités, se dorent de mythes métaphysiques et se galvanisent de grandiloquence, qu'elles se donnent même l'aspect d'idéologies généreuses, elles n'en sont pas moins délétères.

C'est, nous le répétons, ce qui a caractérisé cette guerre inexpiable, ce qui a fait cette paix honteuse et précaire ; aussi ce qui rend insoluble le problème des « réparations » dont les données illusoire, absurdes et abjectes semblent avoir été formulées par des boursicotiers, des mercantis et des escrocs.

L'argent seul devant « réparer », les cupidités furent exaspérées et les énergies vraiment réparatrices découragées. Abondant Pactole pour électeurs et trafiquants sans scrupules, ce mode de « réparations » a parachevé le désastre causé par la torche, la hache des barbares et le canon.

Sans doute, de nombreuses baraques furent construites, et même quelques églises, en bois ou en torchis, — la pierre de taille étant réservée surtout pour les « Cinémas-Palaces » où se forme désormais la conscience populaire ; mais on a détruit dans les rapports sociaux, dans l'âme des sinistrés ce fonds moral que l'épouvante de l'invasion, l'incendie, le viol, le meurtre n'avaient pu atteindre.

Les « réparations » effectives sont d'abord et surtout positives et d'ordre. Donc spirituelles.

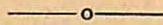
Exemple : Une reconstitution de la famille pouvait accroître

la natalité, revivifier la race, restituer à la patrie sa population normale et nécessaire ; une réorganisation du travail, fondée sur la confiance et l'espérance, pouvait, plus rapidement encore, relever les décombres, défricher, rendre à la terre bouleversée par les obus sa fertilité, faire lever les moissons ; enfin, une régénération générale des opinions et des mœurs eût ranimé et développé en tout sens la valeur sociale de l'homme, qui est la mesure de toute chose.

Ce n'est point l'or, le fer, la pierre, même le sol qui font la richesse, c'est le parti que l'homme sait et veut en tirer. Et cela dépend de sa valeur sociale, des directions idéologiques qu'il se donne, de sa science, de sa base, de son but, de sa foi, de son cœur et de son cerveau, — non de l'argent.

Certes, il est plus facile de détruire que de reconstruire, de descendre que de s'élever. Aussi éveille-t-on plus volontiers les cupidités qu'on ne forge les volontés d'humanité meilleure. Mais les « réparations » à coups de milliards sont un leurre tragique.

Pour l'État d'abord.



Non seulement ses difficultés financières en sont aggravées, mais les mêmes préjugés ignobles lui interdisent l'espoir d'éviter la banqueroute finale.

En effet, tous les expédients dilatoires auxquels ont recours l'habileté des politiciens retors et la science des financiers de gouvernement ne sont que des formes plus ou moins déguisées d'emprunt et qui ne retardent la catastrophe qu'en empirant ses causes efficientes.

Ce serait diffamer la nature humaine que de croire que tous ceux qui ont participé au gouvernement et à l'administration de notre pays, depuis le 2 août 1914, sont des scélérats qui, par méchanceté, ont voulu sciemment la prolongation de la guerre, le sabotage de la victoire et la ruine de leur pays. Encore que le système électif et parlementaire écarte automatiquement les meilleurs, nous nous en tenons à ce précepte de Comte : choisir toujours l'hypothèse la plus simple et la plus sympathique qu'autorise l'ensemble des renseignements acquis. Aussi convient-il de considérer

ceux-là même qui semblent n'être mus que par de grossiers intérêts ou de viles ambitions seulement comme de redoutables imbéciles. La Bêtise a plus de part dans les méfaits des petits hommes qui ont usurpé de hautes situations que la perversité et la malignité.

Au reste, tous nos « malins » de la politiquerie, des affaires et de la banque décèlent leur stupidité matérialiste dans l'impuissance où ils sont de résoudre la question financière.

— o —

Cette question n'a pas l'importance que le public y attache. Mais, par les aberrations théoriques et pratiques qu'elle suscite, elle marque la grotesque et tyrannique superstition dominante de l'ère du Grand Chaos.

Dès 1919, nous avons indiqué la solution positive, et combien il était facile de l'appliquer alors que le franc était presque au pair. Mais nos « réalistes », intellectuels ou praticiens, ont horreur des véritables réalités sociales. Ils sont tellement désorbités du positif que le simple bon sens leur paraît un paradoxe fantaisiste. Aussi notre « solution » — et il n'en est pas d'autre — ne put-elle être publiée qu'un an après, quand la France s'était déjà fourvoyée. Au surplus, c'était une mesure à appliquer, non à discuter.

Il y fut répondu néanmoins par ces formules omnibus qui dispensent de réfléchir et qui, théoriquement, tiennent lieu de ces buissons dans lesquels l'autruche enfouit sa tête pour ne pas voir le danger.

Ainsi, il est généralement admis que l'emprunt est toujours justifié et l'inflation fiduciaire funeste, criminelle. Mais on est moins étonné de ce jugement sévère et bizarre quand on n'ignore pas qu'une émission de billets est une opération franche dont personne ne bénéficie tandis qu'un emprunt remue énormément d'argent : commission, courtage, publicité, sans compter la diffusion de ce délicieux état de rentier, qui est le paradis de la démocratie montante et même, à en croire M. Georges Valois, celui de la monarchie expectante.

Les titres de rentes sont du papier comme les billets de banque. La seule différence, c'est qu'ils sont émis au-dessous

du pair, qu'ils ne circulent point et qu'ils alourdissent le budget de l'État de la charge perpétuelle des intérêts.

Comme l'a remarqué le maître de l'économie politique, M. Charles Gide, l'augmentation du numéraire ne change rien « à la situation respective des Français » entre eux. Or les partis visent toujours à reporter les charges publiques sur une classe ou une catégorie de citoyens, de même que leurs prétendues réformes consistent toujours à privilégier leur clientèle.

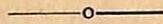
C'est encore dans le *Cours d'économie politique* de M. Ch. Gide que nous trouvons la plus décisive réponse aux plus graves objections qui sont faites à l'inflation monétaire :

« La dépréciation de la monnaie favorise les débiteurs, puisqu'ils pourront se libérer en donnant une valeur moindre que celle qu'ils ont reçue; elle apporte, pour répéter un mot fameux appliqué à la découverte des mines du nouveau monde, la libération de vieilles dettes. Elle agit dans le même sens que l'abaissement du taux de l'intérêt ou, mieux encore, comme un amortissement fatal du capital. Or, il est très bon que les vieilles dettes soient amorties et ne pèsent pas jusqu'à la centième génération sur les fils et petits-fils de l'emprunteur. Cela est précieux surtout pour les États qui sont les plus gros débiteurs et les seuls vraiment perpétuels...

« La dépréciation de la monnaie a pour conséquence ordinaire une hausse de prix. Or la hausse de prix est un stimulant utile à la production : elle tient en haleine l'esprit d'entreprise, elle favorise la hausse des salaires, elle agit comme un tonique, elle est un symptôme de bonne santé économique. »

Ne sont frappés réellement que les parasites, ceux qui consomment sans produire.

Au surplus, l'inflation fiduciaire ne saurait être considérée comme un régime normal. La question n'est pas de savoir si elle est excellente en soi ou détestable; mais si elle est préférable à l'emprunt et à la confiscation arbitraire. La question se pose dans ces termes précis.



M. Georges Sorel, qui vient de mourir, n'était certes pas un esprit pusillanime; mais, comme il avait la préoccupation morbide de paraître original, son audace, malheureusement,

ne s'exerçait que contre le bon sens. Il note, d'après Georges d'Avenel, qu'à cause des rois de France, pratiquant un régime de *banqueroute monétaire*, « la livre tournois tomba à moins de la vingtième partie de sa valeur depuis le XIII^e siècle jusqu'à la Révolution » (1). Après, elle est devenue notre franc. Il accuse les bimétallistes de vouloir « une *banqueroute violente*, analogue à celle que pratiqua la Révolution, et une *banqueroute continue* ». Il ajoute : « L'apport des métaux précieux résultant de la conquête de l'Amérique » a déterminé une *banqueroute naturelle*. Et cet ennemi de la démocratie, de la ploutocratie et des démagogues prend la défense de l'usure et préconise les expédients de contrainte légale, par l'imposition et la confiscation, qui sont indispensables à l'industrie électorale.

Une émission de papier-monnaie est l'équivalent d'un emprunt forcé, d'un impôt sur le capital, sur le revenu, avec cet avantage que son jeu est automatique, que le prélèvement ne fait pas d'exception, qu'il se répartit sur tous, indistinctement, en proportion des possibilités contribuable de chacun, et que le percepteur n'a pas à intervenir. Il a, il est vrai, cet inconvénient capital pour le politicien que l'on n'en peut faire, comme avec des impôts arbitraires et des confiscations jacobines, un moyen de pression électorale.

Pour le public, encore que chaque citoyen espère souvent faire reporter sa part d'impôt sur le voisin, par la fraude ou l'évasion fiscale, il faut attribuer sa répulsion de l'inflation fiduciaire à son idolâtrie matérialiste.

« Inflation fiduciaire ! » — Quand, en fronçant les sourcils et en levant les bras au ciel, un rapporteur du budget a prononcé ces mots sinistres, tout se tait, — même cette espèce d'agioteurs qui, pour des motifs spéciaux, souhaitent qu'on accélère la manœuvre de la planche à assignats.

Or toute monnaie, depuis le cauris des nègres jusqu'à la livre sterling en or, est fiduciaire. Si l'or était démonétisé, il perdrait beaucoup de sa valeur marchande. C'est ce qui s'est produit pour l'argent. L'idole adorée est à la merci d'une surproduction des mines, d'une découverte de laboratoire, — et d'un sursaut de bon sens politique. La civilisation même

(1) *Introduction à l'économie moderne*, p. 306.

est essentiellement fiduciaire. Elle est basée sur la foi et la confiance, et elle se développe dans la mesure où la foi et la confiance s'approfondissent. Aucun objet, aucun texte, aucun « droit » n'y suppléent.

La monnaie positive, exacte, sera le rapport naturel de deux valeurs sans l'intrusion conventionnelle d'une tierce valeur, toujours plus ou moins fictive. Dématérialisée, même de papier, elle sera exclusivement, totalement fiduciaire. L'usage des chèques barrés, l'institution des chambres de compensation, des comptes-courants y préludent. La monnaie métallique est une survivance barbare des transactions primitives au moyen de bétail, de barres de sel, d'esclaves.

Il y a l'expérience de Law, les assignats, les roubles soviétiques, les marks allemands? — Soit. Nous n'avons pas dit que le régime de la monnaie règle l'État. C'est l'État qui doit, au contraire, régir la monnaie. S'il est vrai que le métal rare, à production onéreuse, retient parfois un État désordonné, parce que sans tête et sans doctrine politique, de frapper une monnaie surabondante pour faciliter ses gabegies, ce n'est là qu'une raison de plus de restaurer l'État en lui donnant une tête, en l'animant d'une doctrine positive, en le guérissant de la métaphysique révolutionnaire.

Le positif est de s'adapter aux circonstances. Pour des gouvernants dont le souci principal eût été de diriger, d'administrer, d'assainir la monnaie, au lieu de favoriser l'agiotage; de « réparer », au lieu de tripoter et de recruter des clients en leur facilitant des « affaires », — il y avait, au lendemain de l'armistice, après un sérieux diagnostic de la situation, à appliquer les mesures de salut public qui s'imposaient. C'était, en émettant autant de billets qu'il fallait, amortir les dettes intérieures, se libérer de toutes les dettes extérieures. Le franc ne serait pas, présentement, plus bas qu'il n'est, et il aurait tendance à se relever. Il n'y aurait plus, pour le contribuable, la lourde charge croissante des intérêts de la Rente. La France, n'ayant plus à subir l'humiliant chantage de ses dettes extérieures exigibles, pourrait avoir une politique étrangère indépendante. Au lieu des fluctuations déprimantes, désastreuses du change, qui enrichissent les agioteurs au détriment des producteurs, nous aurions une monnaie dont nous saurions qu'elle ne peut plus se déprécier, qui marquer-

rait, au contraire, une propension à se stabiliser en s'améliorant lentement, régulièrement, par la confiance revenue et le travail stimulé.

Mais il fallait décider, prendre ses responsabilités, comprendre, savoir, prévoir, pourvoir. Et des parlementaires ne savent que manœuvrer au jour le jour, tripatouiller des votes et des élections, renverser et conquérir des ministères, — et discourir.

En 1919, il suffisait de l'émission de 150 milliards de billets et, peut-être, de la cession d'une colonie américaine pour restituer à la France, avec son indépendance, une monnaie saine, un budget normal et toutes les possibilités de son développement économique. Mais il fallait agir énergiquement, en vue du but, et subordonner le particulier au général. Il fallait se dégager des intérêts électoraux, affronter le nombre, s'affranchir à la fois des pressions de la ploutocratie et des menaces de la démagogie. Nos dirigeants parlementaires ne sont pas des héros.

Il en est résulté qu'au lieu d'une inflation efficace qui aboutissait à une déflation continue, nous avons l'inflation sournoise, qui ne peut plus s'arrêter, et qu'à l'heure présente l'ensemble de la Dette publique atteint et même dépasse le chiffre de 350 milliards et ne peut que s'élever de plus en plus, pendant que se creuse le gouffre du déficit.

Nous ne sommes pas des candidats, nous ne sommes pas des remplaçants. Aussi nous ne pouvons pas laisser entendre qu'un autre parti avec d'autres hommes eût mieux fait. Un parti quelconque, nécessairement, pour triompher ou pour se maintenir, subordonne toujours le but aux moyens, la société à son succès, l'avenir au présent.

—o—

Voici M. Georges Valois, qui est le type même du partisan résolu et intelligent. Certes, il ne pêche point par ignorance. Néanmoins, ingénument, il écrit dans *l'Action française* :

« Nous demandons donc à tous nos amis de développer, avec la plus grande intensité, la campagne qui a été commencée ici cet été. Il faudra porter la vérité à tous :

« Aux rentiers, que l'inflation ruine purement et simplement ;

« Aux industriels et aux commerçants, dont les créances sont volatilisées par l'inflation ;

« Aux ouvriers, dont les salaires sont réduits par l'inflation.

« Propagande ! Propagande ! jusqu'au jour où l'action sera nécessaire. Coalisez toutes les forces du pays contre l'inflation, mère de la vie chère. »

On le voit, M. Valois, qui est un bon Français, qui fut un vaillant combattant, oublie ici l'intérêt national. Il ne songe qu'aux partisans, aux électeurs et lecteurs de *l'Action française* qu'il peut gagner en flattant les préjugés, l'avarice et l'égoïsme des rentiers, des industriels, des commerçants, des ouvriers. Car il est assez averti des choses économiques pour savoir que l'intérêt d'Antonio-France est inconciliable avec celui de Shylock-rentier ; que les industriels et commerçants doivent consentir quelques sacrifices ; qu'une des conditions de la reprise de notre industrie, et donc la prospérité nationale future, est précisément la réduction immédiate du salaire des ouvriers et des employés.

Sans doute, comme tous les solliciteurs du nombre qui ont conservé quelque pudeur intellectuelle, M. Valois, suivant le conseil machiavélique de son ancien maître Georges Sorel, a recours au mythe. C'est le Roi qui fera payer l'Allemagne (mille milliards, annonçait naguère M. Léon Daudet) ; c'est le Roi qui fera ce miracle de marier l'eau et le feu, d'enrichir à la fois Shylock et Antonio, de surélever les salaires et d'abaisser les prix, etc... Bobards ! dirait, s'il s'agissait d'un adversaire, son joyeux compagnon Léon Daudet.

M. Georges Valois le voit-il ? A quelques termes du vocabulaire près, cela est l'écho même de toutes les proclamations électorales et des discours ministériels.

Depuis quatre ans toutes les difficultés ont été ainsi différées : *L'Allemagne paiera !*

Cependant, simplement guidé par la méthode positive, nous écrivions dans une brochure publiée le 20 juin 1917 :

« Tout l'héroïsme du monde ne changera rien aux inflexibles lois qui régissent les sociétés humaines. Ni nos désirs, fussent-ils unanimes ; ni les discours, fussent-ils grandiloquents. Il n'est pas de miracle qui dispense de peiner, de se soumettre, d'agir et de se dévouer.

« De même, ils attendent trop de la victoire, ceux qui sont bien

décidés à ne jamais décider, à ne participer d'aucune manière à un effort social, à ne rien modifier de leurs us et de leur abus.

« Pourquoi se préparer, s'inquiéter ? A quoi bon s'évertuer pour les autres ? — « On les aura. »

« Au miracle-poilu comme au miracle-victoire, on peut appliquer ce que Bastiat disait de l'État-providence : c'est la grande fiction à travers laquelle tout le monde cherche à vivre aux dépens de tout le monde.

« Or, à la cessation des hostilités, nous entrerons dans une phase extrêmement périlleuse.

« La reprise du travail civil, le licenciement du personnel féminin des usines, la réorganisation de la production normale, des transports, des échanges, la restauration de la confiance financière, c'est-à-dire du crédit, devront s'effectuer avec le moins de secousses et le plus promptement possible. Le peuple désemparé par l'émeute sera bientôt assujéti, sinon envahi et annexé, et la nation qui se laissera distancer sur le marché mondial ne rattrapera jamais cette avance désastreuse pour elle.

« On jongle volontiers avec les milliards de l'indemnité de guerre que nous versera l'Allemagne matée. *Il en faudra rabattre*. L'ours le plus sûrement tué et le mieux pourvu n'a qu'une peau.

« Au reste, si le plus simple calcul ne nous démontrait que la guerre est devenue trop onéreuse pour rembourser pécuniairement la guerre, ce serait encore une pernicieuse chimère...

« L'ignoble passion de l'argent a propagé les plus fausses notions sur la monnaie. Celle-ci n'est pas nécessairement du métal. Elle l'est de moins en moins. Ce n'est pas la richesse. Ce n'est qu'un signe représentatif dont on peut se passer. Toute richesse provient du travail social, c'est-à-dire d'une coopération... »

Évidemment, en restant dans ce positif, on n'enthousiasme pas les masses. Nous le savons. Il en fut toujours ainsi. Aussi est-ce l'action par en haut qui peut seule instituer l'ordre national d'abord, humain ensuite. Nous avons tenté de l'organiser pendant la guerre. Nous avons échoué parce que nous avons refusé de sacrifier le but au succès. Cette action organique sera reprise quand une élite aura reconnu que là seulement est le salut.

Une société, avons-nous dit déjà, est essentiellement une spiritualité. Aucun problème social ne saurait être résolu positivement si l'on fait abstraction de la part prépondérante du spirituel qu'il contient.

Ceux qui ont la prétention de mener le monde en ne tenant compte que de l'instinct, de la contrainte, de la ruse, de la matière sont, proprement, des bêtes. D'où leurs fautes, leur impuissance pour le bien, leur fatale malfaisance. On leur pardonne parce que, sans doute, ils ne savent pas ce qu'ils font. Mais, pour sauver la civilisation et ses promesses illimitées, il importe qu'au plus tôt la direction de l'humanité soit assurée par des hommes. Entendons ceux qu'une méthode éclaire, qu'une doctrine dirige, qu'une foi anime et qu'un amour exalte.

• Georges DEHERME.

Nous pouvons enfin constituer directement l'unité humaine sur cette base objective, désormais inébranlable : tous les événements réels, y compris ceux de notre propre existence individuelle et collective, sont toujours assujettis à des relations naturelles de succession et de similitude, essentiellement indépendantes de notre intervention... Quoique cet ordre ait été longtemps ignoré, son inévitable empire n'en a pas moins tendu toujours à régler, à notre insu, toute notre existence, d'abord active, et par suite contemplative ou même affective. A mesure que nous l'avons connu, nos conceptions sont devenues moins vagues, nos inclinaisons moins capricieuses, et notre conduite moins arbitraire.

Auguste Comte

HISTOIRE DU POSITIVISME

PIERRE LAFFITTE ET L'EXÉCUTION TESTAMENTAIRE D'A. COMTE.

Dans le chapitre de ses *Portraits positivistes* qui est consacré à Pierre Laffitte, M. É. Corra écrit :

« Je ne puis passer sous silence que Pierre Laffitte eut le tort de laisser tomber en désuétude le Comité positiviste dont il avait d'abord accepté la présidence, de lier ensuite trop étroitement à sa personne le sort de toutes les institutions positivistes, de ne pas intéresser directement, à leur fonctionnement et à leur développement, un nombre suffisant de collaborateurs capables, et de tendre vers une monocratie de fait qu'il transforma en une monocratie de principe, lorsqu'il supprima, d'une manière vraiment brutale, le corps des exécuteurs testamentaires, dans le seul but de soustraire son administration à toute discussion et à tout contrôle.

« Il commit, de la sorte, une injure gratuite envers quelques hommes qui étaient investis, par Auguste Comte lui-même, d'une qualité et d'une fonction qu'il n'avait pas le droit de leur retirer, qui avaient coopéré avec lui au salut du positivisme naissant, menacé de dissolution, qui n'avaient cessé de l'assister dans sa carrière, et dont l'un, au moins, le D^r Robinet, était au nombre de ses amis les plus fidèles et les plus clairvoyants.

« Vers la fin de ses jours, j'ai entendu Pierre Laffitte exprimer les regrets qu'il éprouvait d'avoir pris cette mesure, et je puis attester que, sentant le danger de la situation nouvelle qu'elle créait, il avait l'intention de confier, avant de mourir, les destinées du positivisme à un Comité positif occidental, dont tous les membres m'ont été nommés par lui. »

Supprimée arbitrairement par Pierre Laffitte, l'Exécution testamentaire n'a jamais cessé de se réunir, de se renouveler, d'accomplir dans la mesure de ses forces la tâche que lui avait fixée Auguste Comte. Les membres actuels sont : MM. Alfred Dubuisson, Julien Peyroulx, Antoine Baumann, Louis Lagarrigue, Paul Ritti, José Feliciano de Oliveira, Georges Deherme, Paul Edger, Otto Baier, Auguste Gouge, Augustin Aragon. Il y a en ce moment un siège à pourvoir, celui de M. Jules Raty, décédé le 1^{er} décembre 1921.

DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

SUR UNE NOUVELLE DÉFINITION DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

Un de nos amis, M. Eug. Navelle, philosophe d'esprit positiviste, nous communique le résumé d'une communication qu'il a faite au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences (Montpellier, juillet 1922), « sur une définition de l'économie politique ».

Il y a des vues ingénieuses, mais qui s'écartent trop, à tout le moins par le vocabulaire, des vues de notre Maître. Nous le disons, non seulement pour M. Navelle, mais pour tous ceux qui cherchent à « perfectionner » la doctrine : Ils ne le font jamais que par un petit côté, dans les détails, et ainsi, sans doute, ils atteignent parfois à plus de précision apparente. Mais ils ont perdu de vue l'ensemble, la vaste synthèse (subjective, ne l'oublions pas), bouleversé l'harmonie de l'admirable construction. Cette vaine poursuite de l'exactitude minutieuse, en soi, ce n'est encore qu'un retour insidieux de l'esprit métaphysique. Tous nos scientifiques, qui reviennent si aisément aux superstitions primitives les plus grossières du spiritisme, ne sont pas dégagés de l'absolu des entités. Ils portent un flambeau, certes, mais ce n'est point pour éclairer le monde, ni même l'appartement qu'ils occupent ; mais seulement le fond d'une cornue ou un recoin de bibliothèque.

La définition que nous donne M. E. Navelle confirme, en somme, le jugement de Comte sur l'économie politique, qui ne saurait être une science.

Voici quelques extraits de cette intéressante communication :

« Les anciennes définitions de l'économie politique confondaient la science de l'économiste et l'art de l'économe. Cette confusion ne se retrouve plus dans les nouvelles définitions de cette science, mais les meilleures ne paraissent pas encore satisfaisantes parce qu'elles ne sont pas suffisamment précises, scientifiques.

« Ce qui distingue une science constituée d'une croyance ou d'une opinion empirique, c'est qu'elle se définit avec précision, c'est qu'elle se place exactement à son rang dans la hiérarchie des sciences où elle se différencie nettement de ses voisines. C'est avec une pareille précision que se définissent les sciences exactes, les sciences de l'abstrait. Nous formulons en toute sécurité leurs définitions, nous en établissons la série dans un ordre fixe et incontestable ; nous plaçons cette série en tête de toutes les sciences, comme étant celle dont la généralité est la plus grande et nous donnons la première place à la plus générale de toutes, qui est la logique réelle, puis nous nommons celle qui se complique le moins pour l'adjonction d'un concept simple et toujours abstrait. Ainsi la logique réelle à laquelle s'ajoute l'idée de nombre forme l'arithmétique. Cette dernière, augmentée du concept de l'espace, donne la géométrie, et celle-ci, compliquée du concept de temps ou de mouvement, produit la mécanique. Cette série des sciences abstraites est si rationnelle qu'on n'y voit pas de changement possible. La série des sciences du concret doit être également logique et invariable ; par conséquent chaque science particulière doit y être placée de telle sorte qu'elle soit une conséquence de celle qui la précède et une condition de celle qui la suit.

« Étant démontré que la définition de l'économie politique telle qu'elle est donnée par les auteurs et spécialement par Courcelle-Seneuil au *Nouveau dictionnaire d'économie politique* est imprécise, inexacte et inopérante, il apparaît nécessaire de chercher sa vraie définition, c'est-à-dire sa place exacte parmi les sciences. Elle est, dit-on, une branche de la science sociale. Soit ; mais il faut sortir de cette vague généralité...

« En résumé, l'économie est cette partie du gouvernement de la maison qui s'occupe spécialement de la satisfaction des besoins physiques, matériels.

« Si nous transportons ce concept de métabolisme dans l'ordre supérieur de la vie d'une cité, nous avons à envisager les mêmes besoins, les mêmes moyens de les satisfaire, mais dans des conditions différentes, puisqu'il s'agit de faire vivre une population plus nombreuse, plus diverse, unie non plus par l'amour et la sympathie, mais seulement par les liens d'une étroite solidarité, chez laquelle s'est introduite la division du travail, la différenciation des fonctions, où apparaît une naissante concurrence dans la répartition des biens, où se fait sentir un nouveau besoin de sécurité individuelle et générale suscité par la rivalité des appétits et des passions, par l'ambition des cités voisines, d'où naissent deux nouvelles fonctions sociales : la justice à l'intérieur et la mise en défense contre les ennemis extérieurs.

« Cette deuxième partie de la science ne peut être nommée économie, puisqu'elle traite non plus du gouvernement de la maison, mais de celui de la Cité. Ajouter au mot « économie » le qualificatif « politique », c'est créer une expression confuse, c'est faire du galimatias. Pour suivre la règle de l'analogie, il convient de l'appeler la polinomie.

« En résumé, nous constatons que ce que nous appelons improprement économie politique serait mieux dénommée bionomie sociale. La bionomie sociale constitue donc la première partie de la socionomie. Elle est spécialement la *science des lois du métabolisme familial, civique, national et humain*.

« Il résulte de cette définition : 1° que la bionomie sociale est fondée sur la biologie générale et qu'elle forme la base de l'éthique ou morale positive ; 2° que les phénomènes dont elle s'occupe, étant la réplique des phénomènes biologiques, ils sont déterminés comme eux dans leur nature et leur nombre ; et 3° que ces phénomènes se trouvant ordonnés logiquement dans la nature, l'ordre dans lequel ils doivent être exposés n'est pas facultatif, mais imposé par la logique des choses. Cette simple déduction fait ressortir le manque d'ordre et de logique qui caractérise la plupart de nos traités d'économie politique.

« Au point de vue de l'enseignement, l'ordre qu'il conviendrait de suivre consisterait, le but de nos actions étant la satisfaction de nos besoins, à étudier d'abord ces besoins, à les énumérer, à les définir, à les classer en s'appuyant sur la biologie et la psychologie scientifique. Ensuite on s'occuperait des moyens empiriques qui furent employés par les anciens, qui le sont encore par les ignorants, et enfin des moyens scientifiques qui doivent être utilisés par les hommes vraiment sociables. On s'occuperait donc successivement de la recherche, de la production des choses utiles, de leur préparation, de leur circulation, de leur répartition, de leur emploi, de leurs abus et des effets qui en résultent ; puis de la production des choses nuisibles, des substances malsaines, dangereuses, toxiques, des engins de destruction ; enfin des moyens à employer pour assurer le mieux être et la plus grande longévité des individus et des sociétés humaines, ce qui est le but de la bionomie sociale.

« Et puisque cette science est le fondement de l'éthique, il est clair que la meilleure préparation à la compréhension de la morale positive consisterait à donner, dès l'école primaire et dans toutes les autres, des leçons de bionomie pratique, mise à la portée des enfants et des adolescents des deux sexes. Ce serait un moyen de préparer des générations d'hommes et de femmes qui ne seraient peut-être ni des socialistes, ni des sociologues, mais qui seraient sûrement et simplement des gens sociables.

« Les phénomènes économiques et sociaux considérés comme la réplique dans des ordres supérieurs, des phénomènes corrélatifs de la biologie, impliquent que toute société humaine est conçue comme un corps vivant composé d'organes, et la vie elle-même comme l'accomplissement de fonctions organiques. La vie et la santé dépendent de la régularité des fonctions ; donc toute fonction est une nécessité vitale. Cette nécessité est ce que l'on appelle le *devoir*. Quant au *droit*, c'est le devoir vu à l'envers ou de travers. Dans la réalité il n'y a pas de droits ; il n'y a que des devoirs, ou pour mieux dire il n'y a que des fonctions qui doivent être remplies sous peine de souffrance, de maladie ou de mort prématurée.

« Cette considération est de nature à rectifier nombre d'idées fausses généralement admises, et diminue grandement l'importance exagérée que l'on attribue à la fausse science du droit. »

COLONISATION SPIRITUELLE ET POSITIVISME.

La grande République des États-Unis du Brésil a célébré, le 7 septembre dernier, le centenaire de son indépendance. A cette occasion, *la Revue parlementaire* rappelle l'influence intellectuelle et morale de la France qui, surtout par le positivisme, n'a pas manqué de s'exercer au Brésil :

« La France a été intimement associée à l'histoire et à l'évolution politique et sociale de ce grand pays. Dès les xvi^e et xvii^e siècles, aux temps coloniaux, le chevalier de Villegagnon, « roi du Brésil », et Duguay-Trouin disputaient aux Portugais ce joyau de l'Amérique du Sud, dont ils avaient rêvé de faire une nouvelle France au delà de l'Océan.

« Si ce rêve n'a pas été accompli, du moins peut-on dire que la France a réalisé en quelque sorte la conquête spirituelle du Brésil par l'influence déterminante qu'ont eue les philosophes de *l'Encyclopédie* sur le mouvement de l'indépendance, et, plus tard, le positivisme d'Auguste Comte sur l'avènement de la République brésilienne.

« Cette influence morale de la France s'est exercée aussi dans l'abolition de l'esclavage, institution léguée par la métropole portugaise, et que l'empire réalisa par étapes prudentes de 1850 à 1888.

« L'influence personnelle de Gaston d'Orléans, comte d'Eu, qui avait épousé la princesse impériale Isabelle, fille aînée de l'empereur et trois fois régente en l'absence du souverain, a contribué à cette grande réforme humanitaire qui valut à la princesse le titre de Rédemptrice.

« Le prince français qui vient de mourir sur le navire qui l'emmenait à Rio-de-Janeiro pour participer aux fêtes du centenaire avait, en qualité de maréchal brésilien et de commandant en chef de l'armée, conduit, en 1870, au terme victorieux, la guerre du Paraguay contre le tyran Solano Lopez. Il avait achevé de libérer de leurs despotes les républiques de la Plata et avait demandé l'émancipation des esclaves dans la République paraguayenne. Il traçait ainsi la voie que devait suivre le Brésil ; mais la dynastie payait de sa couronne, en 1889, la loi libératrice de 1888, qui lui avait aliéné les éléments conservateurs.

« La République surgissait comme une conséquence même de l'affranchissement des noirs, proclamé par les abolitionnistes et les positivistes. Elle a continué et accéléré l'œuvre du progrès commencée par l'empire libéral, dont elle associe généreusement les représentants survivants à la célébration de ce siècle de liberté, après avoir rapatrié il y a deux ans les cendres de l'empereur mort en exil...

« L'action, la pensée et l'esprit français se retrouvent partout au Brésil, dans toutes les branches de son activité intellectuelle et matérielle. On pourrait citer à l'infini des noms de Français réputés qui ont coopéré au progrès et au développement de cette vaste contrée, grande seize fois comme la France, peuplée seulement de 30 millions d'habitants et à laquelle l'avenir s'ouvre immense...

« On peut donc dire avec raison que le centenaire brésilien est aussi, en quelque sorte, une fête française. De même que le Brésil célèbre chaque année notre 14 juillet, dont il a fait une de ses fêtes officielles, la France, qu'il se plaît à appeler sa « mère spirituelle », s'associe chaleureusement à la commémoration de ce premier siècle d'indépendance, dans lequel il entre une bonne part de sa propre histoire. »

UNE NOUVELLE PHILOSOPHIE.

C'est celle de l'Allemand Rickert, nous dit l'*Écho de Paris*.

« Elle se rattache au système d'Auguste Comte et elle a la prétention d'être une classification des sciences. M. Rickert se donne le surnom bizarre d'hétérologue, et ceci signifie qu'il est un dualiste, non un moniste. Il y a l'âme et il y a le corps ; il y a le sujet et il y a l'objet ; il y a le réel et il y a l'idéal (ou la valeur). Il va sans dire que M. Rickert ne résout aucun problème. Mais il faut retenir son nom, puisqu'on parle beaucoup de lui en Allemagne et en Angleterre et aussi parce que, sans nous apporter la moindre clarté

sur des questions importantes mais difficiles, comme les rapports du corps et de l'esprit, il élucide du moins, en vrai logicien, les erreurs commises par d'autres.

« Il part, comme Bergson, de la donnée immédiate, et à ses yeux les arbres sont véritablement verts. Mais, revenir à l'unité de l'intuition primitive est, à ses yeux, la mort de la pensée. Il ne faut donc pas essayer de rebrousser chemin et de réunir ce que la science a dissocié. C'est avec les éléments réels que lui apportent les sciences qu'il cherche à composer un tout idéal en le baptisant du nom d'Absolu, en sorte que, parti du positivisme, il aboutit à son contraire. C'est là la principale originalité du système.

« Mais, comme tous les dualistes conséquents (le christianisme est en dernière analyse unitaire), comme William James (polythéiste) et comme M. Bergson, M. Rickert en arrive à nier à la fois le Dieu personnel et le déterminisme, et à conclure sur toutes les questions qui nous intéressent à l'*Ignorabimus* de Du Bois Reymond. »

C'est se donner beaucoup de mal pour paraître original en bifurquant du bon sens.

POSITIVISME INCOMPLET.

La revue *Rythme et Synthèse* publie dans son n° de juin ces vers de Mme Louise Ackermann.

LE POSITIVISME.

— 1871 —

*Il s'ouvre par delà toute science humaine
Un vide dont la Foi fut prompté à s'emparer.
De cet abîme obscur elle a fait son domaine ;
En s'y précipitant elle a cru l'éclairer.
Eh bien ! nous t'expulsons de tes divins royaumes
Dominatrice ardente, et l'instant est venu :
Tu ne vas plus savoir où loger tes fantômes ;
Nous fermons l'Inconnu.
Mais son triomphateur expiera la défaite.
L'homme déjà se trouble, et, vainqueur éperdu,
Il se sent ruiné par sa propre conquête :
En te dépossédant nous avons tout perdu.
Nous restons sans espoir, sans recours, sans asile,
Tandis qu'obstinément le Désir qu'on exile
Revient errer autour du gouffre défendu.*

Mme Louise Ackermann, matérialiste et donc pessimiste, a fait mieux. Mais ce n'est point pour sa valeur littéraire que nous reproduisons ce médiocre poème.

Au titre, « le Positivisme », la revue renvoie à cette note :

« On reconnaît ici la pensée de Berthelot et celle de Taine, lorsqu'il écrivait : « Il est possible que la vérité scientifique soit au fond « malsaine pour l'animal humain tel qu'il est fait. »

Il y a là, comme chez Mme Ackermann, une idée incomplète et donc erronée de notre doctrine. Nous le rappellerons à chaque occasion : « la vérité scientifique », toute relative, n'est que la base objective de la grande synthèse subjective construite par A. Comte. Qui ne va pas au delà n'est point positiviste. Le positivisme est un ensemble, une religion universelle qui réalisera ce que l'Église a tenté au moyen âge : l'unité humaine.

POUR SAUVER LA CITÉ.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler d'un écrivain suisse, M. Gonzague de Reynold, pour ses tendances positives, sinon positivistes. Il vient de les affirmer encore dans un poème dramatique intitulé *la Cité sur la montagne*, dont nous entretient M. Eugène Fabre dans un intéressant article paru dans la *Suisse* du 14 juin :

« Dans l'anarchie présente, en ce lendemain de guerre où l'Europe, plus dangereusement encore qu'au 19^e siècle, Ferrero l'a montré, titube aux bords de l'abîme, il n'est de salut pour notre civilisation qu'en une doctrine précise et forte. Au déchaînement des instincts les plus brutaux, au tumulte des sentiments, de tous les sentiments bons ou mauvais, mais tous également exaltés, une réaction s'impose qui dresse les nécessaires barrières de la raison.

« Réaction ! Voici que s'indignent tous ceux qui faussent d'une majuscule le sens de ces mots : liberté, égalité, progrès ; voici que s'alarment ceux dont le libéralisme a permis et toléré, voire justifié les pires expériences politiques et sociales.

« Si c'est être réactionnaire que d'écouter les leçons de l'expérience historique, de proclamer qu'il y a œuvre viable là seulement où il y a continuité, qu'on ne construit qu'en fonction du passé, qu'en un mot, le mot magnifique d'Auguste Comte : « l'humanité se compose de plus de morts que de vivants », si l'affirmer et conformer à ce principe les actes de sa vie intellectuelle, politique et

sociale, c'est faire œuvre de réaction, soyons alors réactionnaires.

« Nous sommes inséparablement liés à ceux qui nous ont précédés. Dans son poème dramatique, M. de Reynold l'illustre avec pertinence. « Pour construire la Cité, il faut d'abord, écrit-il, une « terre » qui lui donne ses assises, ses matériaux, ses limites, en « un mot son « corps ». Il faut ensuite et surtout une « foi » qui lui « donne son « âme », car le problème social est un corollaire du « problème religieux. La terre et la foi aux hommes, aux générations qui se succèdent, assignent des directions en des limites « précises : cette marche en avant sur la même route, c'est « l'histoire ».

« On n'enfreint pas en vain ses lois. *La Cité sur la montagne* le fait paraître : notre récent passé mieux encore. Notre démocratie s'abêtit et se défait...

« Laisserons-nous s'accomplir le crime contre la Cité ? Saurons-nous trouver en notre esprit, en notre cœur la force qui conserve et l'opposer à toutes les forces qui détruisent ? Cette force, une œuvre comme celle de M. de Reynold est de nature à la réveiller, à la conforter, à l'exalter, et c'est par quoi *La Cité sur la montagne* nous apparaît dès maintenant, sans préjuger de ses mérites esthétiques, comme une œuvre opportune et féconde.

« Ce que l'historien avait proclamé, dans son mémorable discours du 25 septembre dernier, à Chexbres, cette rééducation nécessaire de la démocratie, de cette démocratie qui, l'œil rivé à son nombril, se divinise et s'égaré dans l'exagération de ses propres principes, peut-être notre peuple ne l'a-t-il pas entendu ? Voici que le poète jette son œuvre nouvelle comme un avertissement.

« L'heure nous oblige « à repenser la société ». Plutôt qu'aux rhéteurs adroits aux compromis électoraux, prêtons l'oreille à qui profère l'âpre et salubre vérité. »

Il n'y aura bientôt plus que ceux qui se croient ou se disent positivistes pour ne pas suivre les directions d'Auguste Comte et ne pas répondre à l'appel pressant du devoir positiviste de l'heure présente.

Les sentiments, malgré leur altération croissante soutiennent seuls la société actuelle; ils ne sont essentiellement troublés que d'après la perturbation des idées. Ainsi, la maladie est d'abord et surtout intellectuelle.

Auguste Comte

CONTROVERSES ET DISPUTES

SCIENTISME, MATÉRIALISME ET POSITIVISME.

M. Georges Urbain, membre de l'Académie des sciences, professeur à la Sorbonne, est un savant de grand mérite. Et des plus sympathiques, car on devine chez lui des préoccupations morales qui dépassent sa spécialité scientifique, la chimie. Mais, nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, il a la manie, dans ses digressions, de parler du positivisme qu'il ignore ou qu'il n'a pas compris. Dans un article sur « les sciences expérimentales et l'esprit positif », il y revient. Nous en reproduisons l'essentiel :

« Durant le XIX^e siècle, les sciences expérimentales furent surtout dominées par l'esprit positif. Il fut admis que l'expérience permettait seulement d'établir entre les faits ces rapports que l'on désigne du nom de lois, et qu'en dehors de ces lois qui résument les faits, il n'y avait pas de connaissances réelles, mais seulement des spéculations pouvant jouer dans la science le rôle de parures, mais auxquelles toute valeur était contestée.

« Il est clair que, par définition, les spéculations théoriques sortent du domaine positif. Mais quelque logique que soit cette conséquence, doit-on la considérer comme un argument ultime et péremptoire ?

« Chaque siècle a usé de mots magiques qui résumaient à eux seuls toute une philosophie. Au XVIII^e, on sacrifiait tout au « naturel ». Au XIX^e, on sacrifia « au positif », comme au moyen âge on avait sacrifié au « divin ». Mais les temps ont passé, emportant avec eux la valeur absolue attribuée à ces termes.

« La connaissance positive vaut par sa certitude. Celle-ci n'est pas contestable. Toute loi rigoureuse a des conséquences inévitables qui confirment une prévision certaine. *La loi suffit à qui la connaissance n'est qu'un point de départ pour des applications immédiates. L'accroissement de bien être matériel qu'elles apportent à l'humanité justifie suffisamment l'intérêt que présentent les lois expérimentales.*

« Cette philosophie est cohérente et même généreuse. Le positi-

visme a trouvé dans de telles qualités sa force et son succès. D'où vient, qu'à part quelques esprits géométriques, les savants n'ont pu s'en satisfaire? Quelle est donc la faiblesse d'un système séduisant par la clarté, la logique, la simplicité et le souci manifeste d'améliorer le sort des hommes?

« Sa faiblesse provient de ce qu'il n'est qu'un système. *Auguste Comte l'a si bien compris qu'il en a voulu faire une religion. On ne pouvait mieux souligner son caractère dogmatique, intransigeant, inhumain*

« Le positivisme établit une hiérarchie dans les formes de la certitude. Il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait, même d'un point de vue scientifique, d'autres formes de certitude que celle dite « positive ». *La grande habileté des positivistes purs a été d'employer les mots « scientifique » et « positif » comme termes synonymes.* Cette précaution coupait court à toute discussion, car qui se serait risqué, en matière de science, à n'être pas « scientifique »?

« D'ailleurs, durant le XIX^e siècle, les sciences expérimentales, surtout la chimie, étaient assez jeunes pour qu'elles pussent se passer de spéculations théoriques. Il y avait à moissonner, suivant des méthodes adaptées à des techniques simples, d'innombrables faits, matériaux de nombreuses lois. Mais, dès lors que l'observation de certains faits n'était plus qu'un contrôle de ces lois, son intérêt devait pâlir. *Le problème s'imposait de coordonner ces lois à leur tour pour assurer à chaque partie de la science son unité. Dans ce nouveau domaine, la pensée pouvait se croire en droit de s'écarter de la méthode rigoureusement positive.* Il semblait que l'hypothèse seule, et plus spécialement l'hypothèse atomique, pût cimenter les lois particulières les unes aux autres pour réaliser des synthèses théoriques. C'est alors que la découverte des principes de la thermodynamique, science de l'énergie qui permettait de retrouver par déduction pure certaines lois expérimentales, assura au positivisme la victoire qui risquait de lui échapper. Les savants de ma génération ont connu cette crise. Le positivisme strict triompha. Les écrits de Duhem ont célébré sa victoire avec quelque ménagement, et ceux d'Ostwald sans aucun. *Dès lors, non seulement la science pouvait se passer d'hypothèses, mais encore elle le devait.*

« Mais l'histoire des sciences expérimentales montre que les meilleures doctrines ne sont très fécondes que durant un temps. Après de premières et abondantes moissons, les récoltes s'appauvrissent, et il ne reste bientôt plus guère qu'à glaner de ci, de là, dans le terrain appauvri d'une manière de voir. Les raisonnements les plus subtils, les techniques les plus ingénieuses prennent l'aspect de routines dont l'intérêt ne se soutient plus que par les applications industrielles auxquelles elles peuvent conduire. *Le savant*

fait alors figure d'ingénieur, et il perd moralement au change, quand il n'est pas complètement désintéressé. Cette attitude s'appelle, à notre époque, être de son temps. Pour être de son temps, le chimiste doit être entraîné dans le mouvement vertigineux de l'industrie, lequel devrait, suivant les uns, accroître constamment le bien-être des hommes, et conduire, suivant les autres, l'humanité à sa ruine.

« J'aime à croire que les savants sont de tous les temps, — et même du nôtre. Il serait regrettable qu'ils ne pussent se livrer à des recherches de science pure (dont on ne sait quelle application pourra surgir) sans être taxés d'esprits faux. Il y a si peu de savants, et ils occupent, dans notre société actuelle, un rang si modeste, qu'il semble bien superflu de les accabler. Dans une civilisation très compliquée, comme est la nôtre, il faut des activités de toutes sortes. *Et si le savant prend la place du technicien d'usine, qui donc prendra celle du savant ? Qui démentira les leçons de l'Histoire au point de soutenir que toute recherche de science pure est vaine, et que l'humanité n'en tirera jamais aucun profit ? A une époque de spécialisation outrancière peut-on reprocher au savant pur de n'être pas universel ?*

« *Mais quand de tels reproches viennent de haut, on peut être certain qu'ils émanent d'un adepte du pur positivisme, lequel est quelque peu défaillant. Les barrières dans lesquelles ce système a voulu parquer l'esprit scientifique craquent. Les sciences physiques ont trouvé ce moyen de se rénover. L'hypothèse atomique, hier terrassée, est plus vivante que jamais. Elle somnolait seulement, et elle s'est naturellement réveillée à l'heure favorable. Pour n'être pas positive, elle n'en répond pas moins à un besoin de l'esprit humain qui ne veut négliger aucun des moyens qu'il a de connaître, de comprendre, ou de sentir.*

« Il y a deux façons d'admettre l'hypothèse. La plus simple est d'y croire avec la foi du charbonnier. La foi soulève des montagnes, et nous disposons de trop peu de moyens d'action pour nous risquer à en réprover quelqu'un. Il faut des esprits plus subtils pour user de l'hypothèse sans nécessairement y croire. Ce ne sont pas là, à proprement parler, des sceptiques. Le sceptique, qui ne peut croire à rien, ne fait rien. L'éclectique, qui admet tout avec réserves, ne rejette du moins aucun moyen d'action ; et il peut s'enthousiasmer pour des idées qu'il est prêt à rejeter en cas d'insuccès. C'est, en effet, l'enthousiasme et le besoin d'action qui décident de la carrière de la plupart des savants véritables. Ils ont le goût de ce qui flatte leur imagination, ce qui ne les empêche pas, au besoin, d'avoir un jugement sain et un sentiment correct des valeurs (?)

« *On peut, en Amérique, construire des établissements scientifi-*

ques où la division du travail et la spécialisation s'agrémenteront de toutes les ressources du taylorisme. On y formera surtout des fonctionnaires. Ce sera là, cependant, le triomphe du plus strict des positivismes. Je ne méconnais pas les services éminents que ce genre d'établissements pourra rendre à la science. Ils permettront de combler les fâcheuses lacunes de l'érudition. Mais la science exige, comme l'art, certaines qualités individuelles pour innover, c'est-à-dire pour créer véritablement. Imagine-t-on l'art taylorisé ?

« On oublie trop souvent qu'il est un minimum de bien-être que la société ne saurait connaître sans la liberté. Que la science se fasse d'abord, sans que nul ne s'efforce de lui imposer des moyens ou des bornes. On fera ensuite des systèmes pour la justifier et la rendre positive. Sur ce dernier point, je ne suis pas en peine. »

On le voit, M. G. Urbain use et abuse de cette liberté de divaguer qu'il revendique pour les savants. Chaque ligne de son article en exigerait dix de commentaires, surtout orthophréniques, et de rectifications. Nos lecteurs les feront eux-mêmes. Nous avons souligné les plus savoureuses fantaisies de l'« imagination » de ce savant.

Nous nous bornerons pour aujourd'hui à demander à M. Georges Urbain en quoi il discerne le scientisme et le matérialisme du positivisme. Ce discernement élémentaire lui éviterait à l'avenir de patauger dans la confusion et d'énoncer des absurdités comme celles-ci : à savoir que la synthèse relative est « intransigeante », et la religion de l'Humanité, qui rapporte tout à l'humain, « inhumaine ».

LE PROGRÈS NÉCESSAIRE.

Dans son dernier ouvrage, *Théonas*, un métaphysicien catholique, M. Jacques Maritain, reprend contre le positivisme les anciennes accusations de fatalisme et d'optimisme dont A. Comte a « caractérisé l'injustice » dans le discours préliminaire du *Système de politique positive* (I, 54-57).

Mais citons d'abord M. Maritain :

« Le Progrès, tel que le conçoivent ses adorateurs, est essentiellement un progrès à l'infini ou sans terme, puisque, en quelque point de l'avenir, si éloigné soit-il, que nous nous placions par l'imagination, la loi du progrès nécessaire, qui règne sur l'histoire avec une nécessité métaphysique, doit continuer de s'appliquer, et exiger de nouveaux perfectionnements... »

« Il faut dire que, tout changement perfectionnant le sujet, tout progrès suppose que l'avenir conserve, sous un mode ou un autre, le gain acquis par le passé... Au contraire, la loi du progrès exige, pour se réaliser pleinement, la destruction de tout ce qui vient du passé... Par un glissement logique et fatal, le mythe du progrès nécessaire conduit ainsi à une sorte de manichéisme bizarre, de manichéisme chronologique, si j'ose dire, dans lequel la ligne fuyante du présent, du *nunc fluens*, sépare le lumineux royaume du Bien ou de l'Avenir, d'avec le sombre domaine du Mal ou du Passé, lequel, hélas ! ronge sans cesse le bien et en engloutit les derrières à chaque tour de cadran...

« On arrive à peine à se représenter quelle place immense, monstrueuse, cette mythologie tient dans notre conscience depuis deux siècles.

« Un puissant esprit comme A. Comte lui doit la plupart de ses faiblesses... C'est elle qui est au fond de la loi des trois états ; c'est sous son influence que Comte, avec Saint-Simon, regardait la Révolution française comme l'irrévocable avènement d'une Jérusalem nouvelle, dont il lui était réservé de fonder la religion, « la religion de la Révolution ». C'est elle enfin, et elle seule peut-être, qui l'a toujours empêché d'envisager ne fût-ce que la possibilité d'un retour à l'ordre catholique. « Pour rétablir le régime catholique, écrivait-il un jour avec une effarante naïveté, il faudrait supprimer la philosophie du XVIII^e siècle, et comme celle-ci procède de la Réforme, et que la Réforme de Luther n'est à son tour que le résultat des sciences d'observation introduites en Europe par les Arabes, il faudrait enfin supprimer les sciences ! » Voilà un bon texte, n'est-il pas vrai, et qui montre aussi bien que les synthèses historico-économiques de Karl Marx, ce que la mythologie du Progrès peut faire proférer à un homme intelligent. »

Il est fâcheux que le parti pris théologique ait plus certainement encore oblitéré la haute intelligence de M. J. Maritain. Car il est évident qu'il n'a rien compris, même dans la citation qu'il fait, à la pensée de Comte, le philosophe qui a le mieux exposé l'ensemble du passé humain, les raisons que nous avons de respecter ce qui fut, en vénérant tous nos grands prédécesseurs, et aussi les conditions de la continuité et ses vertus plus utiles encore au progrès qu'à l'ordre.

« ... En appliquant ainsi l'inévitable imputation de fatalisme qui s'adressa toujours aux nouvelles théories positives, dit Comte, on

voit également que l'aveugle persistance d'un tel reproche indique aujourd'hui une très superficielle appréciation du vrai positivisme. Car si, pour tous les phénomènes, l'ordre naturel est immuable dans ses dispositions principales, pour tous aussi, sauf ceux du ciel, ses dispositions secondaires sont d'autant plus modifiables qu'il s'agit d'effets plus compliqués. L'esprit positif, qui dut être fataliste tant qu'il se borna aux études mathématico-astronomiques, perdit nécessairement ce premier caractère en s'étendant aux recherches physico-chimiques, et surtout aux spéculations biologiques, où les variations deviennent si considérables. En s'élevant enfin jusqu'au domaine sociologique, il doit aujourd'hui cesser d'encourir le reproche que mérita son enfance, puisque son principal exercice se rapportera désormais aux phénomènes les plus modifiables, surtout par notre intervention. *Il est donc évident que, loin de nous inviter à la torpeur, le dogme positiviste nous pousse à l'activité, surtout sociale, beaucoup plus que ne le comporta jamais le dogme théologiste* (1). Dissipant tout vain scrupule et tout recours chimérique, il ne nous détourne d'intervenir qu'en cas d'impossibilité directe.

« L'accusation d'optimisme est encore moins fondée que la précédente; car cette tendance n'offre point, comme l'autre, une certaine solidarité initiale avec l'esprit positif. Sa source est, au contraire, purement théologique; son influence décroît toujours à mesure que la positivité se développe... La philosophie nouvelle s'oppose spontanément, de plus en plus, à l'optimisme, comme au fatalisme, à mesure qu'elle embrasse des spéculations plus compliquées, où les imperfections de l'économie naturelle se prononcent davantage, comme ses modifications. C'est donc envers les études sociales que cette imputation, ainsi que l'autre, doit être le moins méritée. Si elle y semble encore motivée, cela n'y tient aujourd'hui qu'à une insuffisante introduction du véritable esprit scientifique, par des penseurs qui n'en pouvaient assez connaître la nature et les conditions... Mais il serait injuste d'attribuer au positivisme des aberrations évidemment contraires à son véritable esprit, et dues seulement à l'insuffisante préparation logique et scientifique de ceux qui ont jusqu'ici abordé les contemplations sociales. L'obligation de tout expliquer ne conduit à tout justifier que ceux qui ne savent point, en sociologie, distinguer l'influence des personnes de celle des situations. »

(1) Nous soulignons pour certains de nos confrères qui arguent de cette notion antipositiviste de progrès nécessaire pour s'obstiner dans leur égoïste inertie.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

- ÉMILE CORRA. — *Hommage général aux morts de 1914-1918*, in-8°
34 p., 1 fr. 50, *Revue positiviste*.
ÉMILE CORRA. — *Portraits positivistes*, in-8°, 184 p., 7 fr., *Revue positiviste*.

II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- JOSEPH AGEORGES. — *Une famille française au XIX^e siècle*, in-8°, 631 p.,
16 fr., Duvivier, Tourcoing.
JEAN AICARD. — *Comment rénover la France?* in-16, 260 p., 4 fr. 75,
Flammarion.
ALBERT BAYET. — *Le suicide et la morale*, in-8°, 826 p., 30 fr., Alcan.
CAHIERS DE L'ANTI-FRANCE. — *L'alliance du défaitisme et du bolche-
visme en Suisse (1911-1920)*, 2 fr. 40, Bossard.
L. DUGAS. — *Les grands timides*. (J.-J. Rousseau, B. Constant, Cha-
teaubriand, Stendhal, Mérimée), in-16, 8 fr., Alcan.
AMBROISE GOT. — *La contre révolution allemande*, 222 p., 8 fr., Istra.
MAURICE GANDILLOT. — *Véritable interprétation des théories relativistes*,
in-12, 23 p., Gauthier-Villars.
LÉON HOMO. — *Problèmes sociaux de jadis et d'à présent*, in-18, 7 fr. 50,
Flammarion.
GABRIEL HUAU. — *La philosophie de F. Nietzsche*, in-8°, 367 p., 7 fr. 50,
de Boccard.
J.-M. KEYNES. — *Nouvelles considérations sur les conséquences de la
paix*, 6 fr. 75, Stock.
MAURICE LAIR. — *Le socialisme et l'agriculture française*, in-16, 2 fr. 50,
Plon.
MAXIME LEROY. — *Vers une République heureuse*, in-16, 395 p., 7 fr. 50,
« Progrès civique ».
D^r J. LAUMONIER. — *La thérapeutique des péchés capitaux*, in-8°, 15 fr.,
Alcan.
LOUIS LE FUR. — *Races, nationalités, États*, in-16, 7 fr., Alcan.
MAURICE LEVAILLANT. — *Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand*,
in-8°, 12 fr., Ollendorf.
MAURICE DENIS. — *L'Être en puissance*, d'après Aristote et Saint-Tho-
mas, in-8°, 226 p., 12 fr., Marcel Rivière.
DE MAISTRE. — *Les meilleures pages*, in-12. 460 p. Duvivier, Tourcoing.
L. MARCELLIN. — *Politique et politiciens pendant la guerre*, in-18, 10 fr.,
« la Renaissance du livre ».

- C' B. MASSARD. — *Les espionnes à Paris*, in-16, 6 fr. 75, Albin Michel.
- NAPOLÉON. — *Maximes*, in-8°, 18 fr., Crès.
- ADRIEN ROUX. — *Préface à la réorganisation sociale. Programme des travaux à exécuter*, in-12, 24 p., 1 fr. « les Cahiers de la nation ».
- ALBERT REBELLIAU. — *Le fait religieux dans la France contemporaine. État des Églises en 1920*, in-16, 101 p. « Union pour la Vérité ».
- WALTER SCOTT. — *Les meilleures pages*, in-12, 430 p. Duvivier, Tourcoing.
- E. B. TITCHENER. — *Manuel de psychologie*, traduit de l'anglais par H. Lesage, in-8°, 588 p., 35 fr., Alcan.
- Ed. THAMIRY. — *De l'influence*, in-8°, 369 p., G. Beauchesne.
- *La méthode d'influence de Saint François de Sales*, in-8° 147 p., Beauchesne.
- RENÉ TRAUTMANN. — *Au pays de « Batouala ». Noirs et blancs en Afrique*, in-16, 6 fr.
- A. TRAVERS-BORGSTROEM. — *Le mutualisme. Essai de synthèse*, traduit de l'anglais par Perret, in-16, 6 fr.
- Ch. TISSEYRE. — *Une erreur diplomatique : la Hongrie mutilée*, in-8°, 5 fr. « Mercure ».
- TANCRÈDE DE VISAN. — *Essai sur la tradition française*, in-18, 272 p. 6 fr. Marcel Rivière.
- « UNION POUR LA VÉRITÉ ». — *Correspondance*. Nouvelle série (30^e année). I, II, janvier-fevrier 1922.
- ORISON SWET MARDEN. — *La joie de vivre*, 7 fr. 50, Per Lamm.
- PAUL PAINLEVÉ. — *Les axiomes de la mécanique*, in-12, 4 fr., Gauthier-Villars.
- OSCAR PFISTER. — *La psychanalyse au service des éducateurs*, in-8°, 15 fr., Fischbacher.
- JACQUES RUEFF. — *Des sciences physiques aux sciences morales*, in-16, 8 fr. Alcan.
- BERTRAND RUSSEL. — *Le mysticisme et la logique*, in-16, 4 fr. 50, Payot.
- EMILE SÉNART. — *La Bhagavadgîtâ*, traduite du sanscrit, in-8°, 24 fr., Bossard.
- ERNEST SEILLIÈRE. — *Balzac et la morale romantique*, in-8°, 5 fr., Alcan.
- SEMAINE DE LA MONNAIE. — *Compte rendu*, in-8°, 600 p., 30 fr. Maison du livre français.
- ÉMILE SIMOND. — *Histoire de la 3^e République*, de 1899 à 1906, in-12, 592 p., 12 fr., Charles Lavauzelle.
- JULES SAGERET. — *Le syndicalisme intellectuel*, in-16, 135 p., 4 fr. 50. Plon.
- G. SCELLE. — *Le droit ouvrier*, in-16, 6 fr., A. Colin.
-

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Portraits positivistes, par ÉMILE CORRA, in-8°, 184 p. 7 fr., publication de *la Revue positiviste internationale*.

L'auteur s'est proposé de rappeler le dévouement à notre doctrine dont témoignent la vie, les pensées et les actes de nos regrettés confrères : Pierre Laffitte, Docteur Delbet, Docteur Paul Dubuisson, Madame Dubuisson, Madame Antoine, Émile Antoine, toute la famille Robinet et Louis Prunières. Nous avons reproduit dans notre *Bulletin* quelques extraits de ces précieuses biographies. Mais il faut les lire toutes. Les positivistes ont besoin de s'animer à ces exemples d'activité intelligente et d'abnégation altruiste.

Cette première ébauche d'une Vie des Saints du positivisme est dédiée « aux nouvelles générations positivistes, dans l'espérance qu'elle leur inspirera l'ambition de servir la religion de l'Humanité avec le même esprit, le même désintéressement et le même zèle que ceux que ce livre commémore, et dont, personnellement, je n'ai cessé d'admirer les nobles natures, depuis leur mort comme pendant leur vie ».

Nous ne pouvons que contresigner — à très peu près — tout ce qu'en dit excellemment M. É. Corra.

Le plus grand d'entre nos morts, par l'intelligence philosophique, qui confine au génie, le talent d'expression et le savoir, est certainement Pierre Laffitte. Aussi convient-il de le citer spécialement.

Mais nous l'admirons précisément où M. Corra fait des réserves et nous sommes portés à le critiquer où il est glorifié. Et, si nous le relevons ici, ce n'est point par esprit de contradiction ni pour accentuer nos divergences ; mais, au contraire, pour dissiper le malentendu qui nous sépare en le mettant mieux en lumière.

« En propageant le positivisme avec une infatigable activité, en le vulgarisant, Pierre Laffitte ne se bornait pas à le répéter, nous dit M. É. Corra : il le repensait ; il l'enrichissait d'aperçus personnels, toujours nouveaux ; il s'inspirait de l'esprit d'Auguste Comte et ne s'asservissait pas à la lettre de ses ouvrages. »

Rien de mieux. Le positivisme, en effet, est une doctrine vivante. Il convient, pour le comprendre et l'appliquer dans nos moindres démarches, de toujours le penser et le sentir. Répéter les mots, fêti-

chiser les formules, c'est le déformer. Une langue ne se fixe que lorsqu'elle est morte. Les circonstances changent. Nous avons souvent fait observer que certains termes employés par A. Comte n'ont plus le même sens aujourd'hui. Les énoncer stupidement, c'est théologiser les mots en leur subordonnant l'idée. La lettre tue, — et d'abord le cerveau, et ensuite le cœur, — l'esprit vivifie.

Mais « repenser », ce n'est point subvertir, c'est approfondir. Aussi nous ne saurions nous associer au jugement qui suit :

« Sans doute, Pierre Laffitte eut le tort de se laisser imposer par Auguste Comte la croyance à la limitation des mathématiques au domaine de la mécanique, à l'inutilité de l'astronomie sidérale, à l'irréductibilité des diverses branches de la physique, au caractère purement subjectif de la loi d'évolution des êtres organisés. Il faut déplorer aussi que les découvertes merveilleuses (?) qui ont transformé l'étude de la pathologie, la conception de l'hygiène et de la thérapeutique l'aient laissé sceptique. Ces défauts tiennent surtout à ce que, craignant de voir l'esprit positif se disperser dans des recherches oiseuses, et considérant les matériaux des sciences préliminaires qu'il avait acquis dans sa jeunesse comme suffisants pour servir de fondement à l'établissement de la philosophie positive, il ne s'est pas suffisamment préoccupé de réexaminer la valeur de ces matériaux et de remplacer ceux qui vieillissaient. »

Nous sommes surpris que M. Corra n'ait pas vu que c'est là que Pierre Laffitte est le mieux dans le véritable esprit positif. « Quand on renonce franchement à l'absolu, a maximé notre Maître, on sent que, pour nous, la vérité consiste toujours à établir une suffisante harmonie entre nos conceptions subjectives et nos impressions objectives, *en subordonnant d'ailleurs un tel équilibre à l'ensemble de nos besoins privés et publics.* »

La vaine recherche de la vérité absolue, en soi, dans le détail, comme de toute synthèse objective, qui est la propension de la métaphysique scientifique et matérialiste, est, malgré l'apparence, ce qu'il y a de plus opposé au positivisme. Comte a toujours montré, de toute façon, même au début de sa carrière, que l'homme n'est pas fait pour la science; mais la science pour l'homme. Le positivisme n'est qu'un jeu de l'intelligence, sans portée, s'il n'est pas la synthèse unifiante — parce que relative, parce subjective — que Comte a construite. Et cela implique la position prise par Pierre Laffitte. Et d'autant plus que la plupart des prétendues erreurs de Comte sont en voie de redevenir des vérités momentanées. En aucun cas, l'ensemble ne doit se subordonner aux détails, aux matériaux, ni le constant au variable. C'est pourquoi il n'y a de positivisme complet que comtiste.

M. Corra ne s'en écarte pas moins, ensuite, nous semble-t-il, sur les points où il s'accorde avec M. Pierre Laffitte. Celui-ci « s'est bien gardé de commettre la même faute, ajoute l'auteur, en ce qui concerne les sciences supérieures, la sociologie et la morale positives, encore en formation. Sur ce terrain, il s'est libéré de l'autorité d'Auguste Comte; il ne s'est pas borné à interpréter les découvertes de ce dernier; il a jugé ses conceptions avec un esprit vraiment relatif (?); il l'a dépassé et il est toujours demeuré en avant de son temps ».

Or c'est justement là que Laffitte accumula les bévues théoriques et pratiques qui ne furent point sans nuire au développement de la doctrine régénératrice et à son action. Cela, nous l'imputons à la nature trop intellectualiste de ce vigoureux penseur.

Dans l'abstrait, en philosophie, cet intellectualisme prépondérant le sert, l'éclaire. Il comprend son Maître. Nul ne l'a mieux compris. Mais, dans le concret, en sociologie, en morale surtout, son intelligence même, trop exclusive, et donc incomplète, l'incline au scepticisme. Il ne peut s'élever jusqu'aux sublimes conceptions religieuses de Comte; il entreprend alors de reviser le positivisme, de le ramener à ce qu'il en peut saisir. C'était le tronquer, le dessécher, le stériliser. La synthèse subjective est un tout : en distraire quoi que ce soit, c'est la dénaturer, la ruiner.

Les fautes pratiques, que relève judicieusement M. Corra, et dont les conséquences immédiates furent la dispersion et la division des positivistes, proviennent de cette méprise initiale.

M. É. Corra écrit pourtant : « Contrairement à Auguste Comte, qui commit de graves erreurs en politique pratique, parce qu'il s'isola de son milieu et vécut, selon son expression, dans une tombe anticipée, Pierre Laffitte ne cessa de suivre, d'un œil attentif, le mouvement général des sociétés modernes et de vivre familièrement dans la compagnie de tous ses contemporains. Les simples citoyens ou les hommes d'État, les savants ou les littérateurs, les bourgeois ou les prolétaires, étaient également ses amis. »

C'est trop « d'amis » et pas assez de disciples militants. Mais passons. Comte n'a pu commettre de graves erreurs en « politique pratique » pour la péremptoire raison que son œuvre est exclusivement théorique. Dans les « exemples » d'application contingente qu'il fournit pour illustrer sa pensée, il ne tient pas de compte, il n'a pas à tenir compte du temps et des circonstances provisoires. Il a construit sur ce qui dure et sur l'immuable. Ceux qui critiquent les aperçus d'application comme ceux qui les considèrent comme des dogmes se fourvoient également.

M. Corra prône aussi la « prudence », la « sagesse » et « l'opportunité » de Laffitte. Nous le lui reprocherions plutôt. Ce sont là des

qualités négatives, qui conviennent à un négociant, à un banquier, à un fonctionnaire, — non à un politique, encore moins à un apôtre. Certes, il avait raison de craindre « que le positivisme, réduit à des actes de vénération et à des récitations de formules, dégénérât en un nouveau psittacisme religieux et en automatisme cérébral » ; mais il ne fallait pas tuer l'enthousiasme. L'imprudence, la flamme d'exaltation et même l'impertinence font les animateurs. A. Comte en est un magnifique exemple.

Dans l'opuscule fondamental dont on vient de célébrer le centenaire, alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans, notre Maître écrivait : « Pour qu'un nouveau système social s'établisse, il ne suffit pas qu'il ait été conçu convenablement, il faut encore que la masse de la société se passionne pour le constituer. Cette condition n'est pas seulement indispensable pour vaincre les résistances plus ou moins fortes que ce système doit rencontrer dans les classes en décadence. Elle l'est, surtout, pour satisfaire ce besoin moral d'exaltation inhérent à l'homme, quand il entre dans une carrière nouvelle ; sans cette exaltation, il ne pourrait ni vaincre son inertie naturelle, ni secouer le joug si puissant des anciennes habitudes, ce qui, néanmoins, est nécessaire pour laisser à toutes ses facultés, dans leur nouvel emploi, un libre et plein développement. »

On n'écoute que les passionnés, on ne suit que ceux qui agissent dangereusement. La « prudence » est trop souvent la cuirasse de l'égoïsme, et cette sorte de « sagesse », le masque de l'indifférence pyrrhonienne. Toujours, il faut viser plus haut que la cible et chercher à dépasser le but, car le poids des instincts personnels, la force d'inertie alourdissent et retiennent nos plus vives aspirations sociales. Même là, pourtant, il y a la mesure. Comte lui-même a dit : « On n'agit pas quand on dépasse trop. »

Pierre Laffitte fut trop « prudent ». Et c'est parce que le cœur ne l'exaltait pas assez. Aussi l'influence qu'il exerça sur un entourage, pourtant volontairement restreint, ne fut pas tout ce qu'elle eût dû être. C'est pourquoi, enfin, comme le reconnaît M. Corra, il s'est trompé sur la valeur spirituelle des hommes qu'il désigna pour continuer son œuvre. Comte avait mieux jugé Pierre Laffitte lui-même. La courbe accentuée de la trajectoire morale fait qu'en enseignant « la prudence, la sagesse, l'opportunité », on cultive seulement la pusillanimité morale, l'abstention paresseuse et la duplicité, — qui ne disposent point à la discipline que nécessite l'union, ni à la pratique de l'altruisme positiviste...

« Il était éminemment bon ; sa délicatesse était presque féminine et sa sociabilité exquise. En résumé, Pierre Laffitte était aussi digne d'être aimé comme homme qu'admiré comme penseur ». C'est la conclusion de M. Corra. Ce sera la nôtre. Pierre Laffitte aura été,

jusqu'ici, le plus éminent disciple de Comte. C'est à ce titre qu'il mérite que nous honorions pieusement sa mémoire.

Nous n'avons parlé que du premier des « portraits positivistes » que M. Corra a réunis dans ce volume. Par celui-là, on voit combien un tel ouvrage est plein, salubre et provoque les plus fécondes méditations. Nous devons le lire et le répandre.

G. D.

L'INTERMÉDIAIRE

(D. : *Demande.* — R. : *Réponse.*)

D. 10. — Auguste Comte aimait à poser des devinettes. A propos du Calendrier positiviste, il écrit (*Politique*, IV, 403) : « Même en classant les types intellectuels, j'ai dû quelquefois subordonner la valeur personnelle aux résultats effectifs, qui dépendent surtout de la situation historique, favorable à certaines vocations et contraire à d'autres. Des six penseurs rangés sous Bacon, trois lui furent à mes yeux supérieurs, quoique cette prééminence n'ait pu se développer assez pour leur permettre de seconder l'évolution mentale. » Ces six penseurs sont : Hobbes, Pascal, Locke, Vauvenargues, Diderot, Cabanis. Quels sont donc les trois que Comte considérait comme supérieurs au chancelier F. Bacon ?

LA révolte des vivants contre les morts pousse désormais l'Occident à faire partout prévaloir les influences les plus brutales et les plus arriérées, auxquelles nous ne pouvons échapper qu'en nous replaçant dignement sous le joug nécessaire du passé.

Auguste Comte

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyrière, Rouillon et Gamon.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE AUGUSTE-COMTE

En rappelant à nos lecteurs que notre librairie se charge de leur procurer, au prix courant, tous les ouvrages positivistes et autres, nous leur signalons particulièrement les brochures de propagande à bon marché et les ouvrages à prix réduits que nous pouvons leur envoyer *franco* :

<i>Nouveau Calendrier des grands hommes</i> . Biographie des 558 personnages dont les noms figurent au Calendrier positiviste. Deux vol. grand in-8° de 500 et 550 p. Les deux.....	8 »
<i>Auguste Comte méconnu. Auguste Comte conservateur</i> . Extraits de son œuvre finale (1851-1857). Préface de LÉON KUN, grand in-8° de viii-336 p.....	3 »
<i>Auguste Comte et son œuvre : le Positivisme</i> , par G. DEHERME, in-16, 128 p., avec deux portraits hors texte, 1909.....	1 50
<i>La vie et l'œuvre d'Auguste Comte et de Pierre Laffitte</i> , par le Dr C. HILLEMAND, in-8°, 136 p., 1908.....	2 »
<i>Le Positivisme intégral</i> . Foi, morale, politique, d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte, par ALFRED DUBUISSON, in-8° carré de viii-352 p.....	6 »
<i>Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine</i> , par PIERRE LAFFITTE, in-8°, 150 p., 1900.....	2 »
<i>Aperçus généraux sur la doctrine positiviste</i> , par A. M. DE LOMBRIL. In-12, xii-348 p., 1858.....	3 50
<i>Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte</i> , par JOSEPH LONCHAMPT, in-12, 218 p., 1900.....	1 50
<i>La Révolution française, 1789-1815</i> , par le Dr ROBINET, in-12, 160 p., 1895.....	1 50
<i>La Grande Crise</i> , par le Dr E. SÉMERIE, in-18, 224 p., 1874.....	1 50
<i>Positivistes et catholiques</i> , par le Dr E. SÉMERIE in-18, 124 p., 1901.....	1 »
<i>Le Positivisme et l'économie politique</i> , par PIERRE LAFFITTE, in-32, 88 p., 1876.....	0 75
<i>Essai sur la prière</i> , par JOSEPH LONCHAMPT, in-32, 128 p., 1878.....	0 75
<i>Pierre Laffitte</i> , par ÉMILE ANTOINE. in-16, 89 p., avec portrait, 1881.....	1 »
<i>Appréciation générale du Positivisme</i> , par ÉMILE CORRA. Précédée d'une notice sur la vie et l'œuvre d'A. Comte par CH. JEANNOLLE, in-8°, 64 p., 1899.....	0 75
<i>Le Positivisme et la question sociale</i> , par le Dr PAUL DUBUISSON, in-8°, 48 p., 1899.....	0 50
<i>Le Positivisme au Congrès ouvrier</i> , par I. FINANCE, E. LAPORTE, F. MAGNIN, in-32, 192 p., 1877.....	0 75

Opuscules de propagande, par G. DEHERME.

- I. *La France militante. Pour l'ordre, pour le progrès*, 36 p.
 - II. *La Culture sociale de la race*, 36 p.
 - III. *L'Idéologie délétère, les superstitions matérialistes*, 48 p.
 - IV. *L'Idéologie salutaire*, 52 p.
 - V. *La France victorieuse en péril. Comment agir*, 40 p.
- Chaque fascicule, franco, 0 fr. 50.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

AUGUSTE-COMTE

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

Vient de paraître :

ALBERT TOURNAIRE

LA PLAIE FRANÇAISE

Dédié aux familles nombreuses, à leurs amis,
à leurs bienfaiteurs.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 10 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin, PARIS.)